



LE PHÉNOMÈNE
INTERNATIONAL

16 MILLIONS
D'EXEMPLAIRES
VENDUS

KATE MORTON

LES OMBRES
D'ADELAIDE HILLS

KATE MORTON

LES OMBRES D'ADELAIDE HILLS

Adelaide Hills, 1959.

Une après-midi de grande chaleur, un homme fait une terrible découverte au mystérieux domaine des Turner. Une enquête policière est ouverte, et la petite ville de Tumbeela est impliquée dans l'une des affaires de meurtre les plus choquantes de l'histoire de l'Australie du Sud.

Soixante ans plus tard, Jess, journaliste à Londres, est à la recherche d'un sujet. Quand elle reçoit un appel de Sydney pour l'informer que sa grand-mère est à l'hôpital à la suite d'une chute, la jeune femme décide de rentrer en Australie auprès de celle qui l'a élevée.

Pour la première fois livrée à elle-même dans la maison de son enfance, Jess s'aventure dans des pièces qui lui étaient interdites et découvre le secret qui unit la tragédie des Turner et sa propre famille.

Avec l'immense talent qu'on lui connaît, Kate Morton tisse un page-tuner envoûtant qui explore le destin de femmes liées par la force de l'amour et le poids des secrets.

« LES ROMANS DE KATE MORTON SONT
DÉLICIEUSEMENT CAPTIVANTS. »

Liane Moriarty

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

ISBN : 978-2-36812-952-4



9 782368 129524

22,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Bec Bartell

Adaptation : le-petitatelier.com

Images : © Sandy Cull




CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

LES OMBRES
D'ADELAIDE HILLS

De la même autrice :
Les Brumes de Riverton, 2007
Le Jardin des secrets, 2009
Les Heures lointaines, 2011
La Scène des souvenirs, 2013
L'Enfant du lac, 2015
La Prisonnière du temps, 2019

Titre original : *Homecoming*

Copyright © Kate Morton, 2023

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais (Australie) par Laurent Bury

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-952-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions. Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Kate Morton

LES OMBRES
D'ADELAIDE HILLS

Roman

*Traduit de l'anglais (Australie)
par Laurent Bury*


CHARLESTON

À ma famille

PROLOGUE

Adelaide Hills, Australie-Méridionale, 1^{er} janvier 1959

ET BIEN SÛR, ils allaient donner un déjeuner pour fêter le Nouvel An. Pas grand-chose, rien que la famille, mais Thomas exigerait tout le décorum. Impensable de faire autrement : les Turner étaient très à cheval sur la tradition, et avec Nora et Richard qui viendraient de Sydney pour l'occasion, ils seraient obligés de mettre les petits plats dans les grands.

Cette année, Isabel avait décidé de s'installer dans une autre partie du jardin. D'habitude, le repas avait lieu sous le noyer de la pelouse est, mais aujourd'hui, elle avait été attirée par le carré d'herbe à l'ombre du cèdre de Mr Wentworth. Elle l'avait traversée alors qu'elle cueillait des fleurs pour la table et elle avait été frappée par la jolie vue que l'on avait vers les montagnes, à l'ouest. *Oui*, avait-elle songé. *Ce sera parfait*. L'irruption de cette idée avait quelque chose d'enivrant, tout comme la facilité avec laquelle la décision avait été prise.

Elle se dit que cela faisait partie de ses bonnes résolutions : elle voulait aborder l'année 1959 d'un œil neuf, avec d'autres attentes ; mais une petite voix intérieure se demandait si elle n'était pas un tant soit peu en train de torturer son mari par cette soudaine infraction au protocole. Depuis qu'ils avaient découvert la photographie sépia de Mr Wentworth et de ses amis, ces hommes du XIX^e siècle, tous aussi barbus que lui, étendus sur d'élégantes chaises longues en bois sur la pelouse est, Thomas était inflexible : c'était là l'endroit préférable pour recevoir.

Isabel ne savait pas exactement quand elle avait commencé à éprouver un plaisir coupable à faire apparaître cette petite ride de contrariété entre les sourcils de son mari.

Un coup de vent menaça de lui arracher des mains la guirlande de fanions, et elle dut s'accrocher davantage au dernier barreau de l'échelle. Elle était allée la chercher ce matin dans la cabane à outils, et elle avait aimé se débattre sous son poids. Lorsqu'elle était arrivée tout en haut, un souvenir d'enfance lui était revenu : une excursion à Hampstead Heath avec son père et sa mère, au cours de laquelle elle avait escaladé un des séquoias géants et regardé vers Londres, au sud. « Je vois la cathédrale Saint-Paul ! » avait-elle crié à ses parents en repérant le dôme bien connu à travers la brume. « Ne tombe pas », avait répliqué son père.

C'est à cet instant précis qu'Isabel avait ressenti le désir de se lâcher, par pur esprit de contradiction. Et cela lui avait coupé le souffle.

Une nuée de cacatoès s'envola de la cime du plus épais des banksias, dans un grand battement d'ailes roses et grises, et Isabel se pétrifia. Quelqu'un était là. Elle avait toujours été très douée pour déceler le danger. « Tu

ne dois pas avoir la conscience tranquille », lui disait toujours Thomas, au début de leur relation, à Londres, alors qu'ils étaient encore fous amoureux. « Pas du tout, c'est juste que j'ai un flair exceptionnel », répondait-elle.

Isabel resta immobile en haut de l'échelle et tendit l'oreille.

— Là, regarde, dit une voix dans un murmure théâtral. Dépêche-toi, tue-le avec le bâton.

— Je ne peux pas !

— Tu peux, et tu dois, tu as juré.

Ce n'étaient que les enfants, Matilda et John ! Isabel en fut aussitôt soulagée. Néanmoins, elle garda le silence pour ne pas trahir sa présence.

— Tu lui écrases la tête et c'est fini, intervint Evie, neuf ans, sa benjamine.

— Je ne peux pas.

— Oh, John, s'énerma Matilda, quatorze ans mais adulte comme à vingt-quatre. Donne-moi ça. Arrête d'être pénible.

Isabel comprit. Cela faisait des années qu'ils jouaient de manière intermittente à la chasse au serpent. Le jeu venait d'un livre, au départ, une anthologie de poèmes du bush que Nora leur avait envoyée ; Isabel les leur avait lus à haute voix, et les enfants avaient adoré. Comme tant d'histoires dans ce pays, c'était un récit de mise en garde. Apparemment, il y avait une quantité impressionnante de choses à craindre ici : les serpents, les couchers de soleil, les orages, les sécheresses, les grossesses, les fièvres, les feux de brousse, les inondations, les buffles furieux, les corbeaux, les aigles et les vagabonds – ces « gibiers de potence » qui surgissaient du bush avec des envies de meurtre.

Isabel trouvait parfois accablant le nombre même des menaces de mort, mais les enfants étaient de vrais

petits Australiens, ce genre de récit les comblait, et ils se livraient au jeu avec bonheur – c'était l'une des rares activités qui les réunissaient malgré leurs différences d'âge et de goûts.

— Je l'ai eu !

— Bravo.

Des rires ravis, en cascade.

— Allez, on s'en va.

Elle aimait les entendre aussi joyeux et turbulents ; malgré tout, elle retint sa respiration et attendit que le jeu les entraîne ailleurs. Parfois – même si elle n'aurait jamais osé l'avouer tout haut –, Isabel se surprenait à imaginer ce qu'il se passerait si elle pouvait les faire tous disparaître. Rien que pour un moment, bien sûr ; ils lui manqueraient terriblement si cela devait durer plus longtemps. Disons une heure, peut-être une journée – une semaine au maximum. Assez pour qu'elle ait le temps de réfléchir un peu – elle n'en avait jamais suffisamment, en tout cas pas assez pour suivre une pensée jusqu'à sa conclusion logique.

Quand elle s'exprimait ainsi, Thomas la regardait comme si elle était folle. Il avait des idées très arrêtées sur les devoirs d'une mère. Et sur ceux d'une épouse. En Australie, les femmes mariées se retrouvaient souvent seules à devoir affronter les serpents, les incendies et les chiens errants, semble-t-il. Thomas avait le regard pétillant, lointain, lorsqu'il développait ce sujet, la fascination du romantique sentimental pour le folklore de son pays. Il aimait à se représenter Isabel en épouse de pionnier, menant une vie dure et entretenant la flamme du foyer tandis qu'il cherchait l'aventure aux quatre coins du monde.

À une époque, cette image l'avait amusée. C'était plus drôle lorsqu'elle pouvait croire qu'il plaisantait. Mais il

avait raison quand il lui rappelait qu'elle avait accepté le grand projet qu'il lui avait soumis – en fait, elle avait sauté sur l'occasion de découvrir quelque chose de différent. La guerre avait été longue et morose, et à la fin du conflit, Londres était d'une mesquinerie méprisable, insipide. Isabel était lasse. Thomas avait raison également lorsqu'il avait souligné que la vie dans leur superbe demeure n'avait rien de comparable avec celle des premiers colons. Isabel avait le téléphone, l'éclairage et l'électricité, et un verrou sur chaque porte !

Malgré tout, elle se sentait parfois bien seule, et il faisait très noir, une fois les enfants couchés. Même la lecture, qui avait longtemps été pour elle un réconfort, commençait à lui apparaître comme une source d'isolement.

Sans lâcher l'échelle, Isabel tendit le cou afin de voir si la guirlande ne tomberait pas trop bas pour que l'on puisse dresser la table en dessous. La suspendre était une tâche plus délicate qu'elle ne l'avait imaginé. Quand Henrik s'en chargeait, cela semblait toujours si facile. Elle aurait pu – elle aurait dû – lui demander de s'en occuper, la veille, avant qu'il n'ait terminé son travail. On ne prévoyait pas de pluie ; les décorations auraient pu rester en place pendant la nuit. Mais c'était impossible. Les choses avaient changé récemment entre elle et lui, même si elle l'avait croisé dans le bureau cette après-midi-là, faisant des heures supplémentaires pendant que Thomas était à Sydney. À présent, elle se sentait embarrassée quand elle le sollicitait pour de petites corvées, gênée et comme mise à nu.

Elle allait donc devoir se débrouiller seule. Pourtant, le vent était vraiment un problème. Elle avait pris sa décision concernant la pelouse ouest avant qu'il ne se lève ; elle avait oublié que c'était le côté le plus exposé

du jardin. Mais Isabel était têtue et l'avait toujours été. Un ami plein de sagesse lui avait dit un jour que les gens ne changent pas en vieillissant : ils deviennent simplement plus âgés et plus tristes. Contre le vieillissement, elle ne pouvait pas grand-chose, mais elle était résolue à ne pas se laisser abattre par la tristesse. Dieu merci, elle était très positive par nature.

Simplement, les jours venteux lui causaient une certaine agitation. Du moins, c'était le cas depuis peu. Elle était sûre de ne pas avoir toujours senti une boule au ventre. Jadis, dans une autre vie, elle avait été réputée pour ses nerfs d'acier. Désormais, elle était aussi susceptible que n'importe qui de se laisser envahir par une panique subite. L'impression de se tenir toute seule à la surface de la vie, qui semblait aussi fragile que du verre. Le contrôle de la respiration pouvait aider. Elle se demandait s'il lui fallait un remontant ou un thé. De quoi la calmer afin qu'elle puisse au moins dormir. Elle avait même envisagé de consulter un médecin, mais pas le mari de Maud McKendry, dans la grand-rue. Surtout pas.

D'une manière ou d'une autre, Isabel allait y remédier. C'était son autre bonne résolution, mais elle n'en avait pas encore parlé à quiconque. Elle se donnait une année pour reconquérir son équilibre. Trop de personnes dépendaient d'elle.

Elle aurait trente-huit ans à son prochain anniversaire. Presque quarante ! Ni son père ni sa mère n'avait vécu aussi longtemps. Voilà pourquoi, peut-être, elle était depuis peu envahie par des souvenirs de son enfance. Comme si désormais elle avait assez de recul pour voir clairement les choses à travers le vaste océan du temps. Elle se rappelait à peine l'avoir traversé.

C'était ridicule, de se sentir seule. Elle habitait cette maison depuis quatorze ans. Elle avait autour d'elle

plus de membres de sa famille qu'elle n'en avait jamais eu – Dieu sait qu'elle n'aurait pu échapper aux enfants, même si elle avait essayé. Pourtant, elle était parfois prise de terreur face à sa propre désolation, rongée par le sentiment d'avoir perdu quelque chose qu'elle ne pouvait identifier et qu'elle n'avait donc aucun espoir de retrouver.

Elle discerna un mouvement dans la courbe de l'allée. Elle s'efforça de voir ce que c'était. Oui, quelqu'un s'avancait, ce n'était pas son imagination qui lui jouait des tours. Un inconnu ? Un ranger remontant l'allée à cheval, tout droit sorti d'un poème de Banjo Paterson ?

C'était le facteur, comprit-elle, lorsqu'elle vit le colis enveloppé de papier brun qu'il tenait. Le jour de l'An ! Voilà ce qu'il y avait de formidable, lorsque l'on habitait une petite ville perdue dans la campagne : chacun savait qu'il devait rendre service aux autres aux heures les plus indues, mais cette visite était véritablement exceptionnelle. Une exaltation s'empara d'Isabel ; elle eut l'impression d'avoir deux mains gauches lorsqu'elle voulut attacher la guirlande afin de descendre de l'échelle pour intercepter la livraison. Elle espérait que c'était la commande qu'elle avait passée quelques semaines auparavant. Sa libération ! Elle ne s'attendait pas à ce que le paquet arrive aussi vite.

Mais c'était exaspérant. Le fil avait un nœud, et le vent emmêlait les fanions. Elle émit un juron tout bas, regardant par-dessus son épaule pour vérifier où en était le facteur.

Elle ne voulait pas que le colis soit déposé à la maison.

Lorsque le facteur atteignit le dernier virage, Isabel sut qu'elle devrait lâcher la guirlande si elle voulait avoir le temps de descendre de l'échelle. Elle hésita un instant, puis cria en agitant un bras :

— Ohé ! Je suis là-haut.

L'homme leva les yeux, surpris, et une nouvelle bourrasque obligea Isabel à se cramponner aux barreaux. Elle se rendit compte qu'elle s'était trompée. Il portait bien un paquet, mais ce n'était pas du tout le facteur.

24 décembre 1959

PAR LA SUITE, lorsqu'on l'interrogerait à ce sujet, comme cela devait se produire de nombreuses fois au cours de sa longue, très longue vie, Percy Summers répondrait sans mentir qu'il les avait crus endormis. Il faisait bien assez chaud pour ça. Pendant tout ce mois de décembre, la chaleur avait déferlé depuis l'ouest, traversant le centre désert avant de pousser vers le sud ; là, elle s'était accumulée, suspendue au-dessus d'eux et avait refusé de partir. Tous les soirs, ils écoutaient le bulletin météo à la TSF, espérant apprendre que temps allait changer ; mais le soulagement ne venait jamais. Durant les longues après-midi, les voisins discutaient par-dessus les clôtures, aveuglés par la lumière dorée quand le soleil scintillant se fondait dans l'horizon, au-delà des limites de la ville. Ils secouaient la tête et déploraient la chaleur, cette foutue chaleur, et se demandaient, sans attendre aucune réponse, quand cela allait donc finir.

De leur côté, hauts et minces sur la pente des collines entourant leur vallée parcourue de rivières, les gomiers bleus se dressaient silencieux, leur peau marbrée

luisant d'un éclat métallique. Ils étaient vieux et avaient déjà tout vu. Bien avant les maisons de pierre, de bois et de fer, avant les routes, les voitures et les clôtures, avant les vignes, les rangs de pommiers et le bétail dans les pâtures. Les gommiers avaient été là les premiers, supportant tantôt la chaleur torride, tantôt l'humidité froide de l'hiver. C'était un lieu antique, une vaste terre d'extrêmes.

Même selon les critères ordinaires, pourtant, l'été de 1959 fut chaud. Les records étaient battus selon les statistiques, et les habitants de Tambilla sentaient chaque degré supplémentaire. Meg, la femme de Percy, avait pris l'habitude de se lever à l'aube pour rentrer dans la boutique la livraison quotidienne de lait avant qu'il ne tourne ; Jimmy Riley disait que même ses oncles et tantes n'avaient pas le souvenir qu'il ait fait aussi sec ; et dans l'esprit de tous était présent le risque d'un incendie comme celui de 1955.

Le « dimanche noir », ainsi que les journaux l'avaient nommé. Les pires feux de brousse depuis la naissance de la colonie. Quatre ans auparavant, un 2 janvier, le jour s'était levé, lourd d'un désastre qui se préparait. Une tempête de sable était née pendant la nuit dans les plaines sèches du nord ; des rafales de vent brûlantes, se déplaçant à cent kilomètres-heure. Les arbres se penchaient, les feuilles s'envolaient dans les ravins ; des plaques de tôle ondulée étaient arrachées au toit des fermes. Les lignes électriques se cassaient, déclenchant des incendies un peu partout, qui s'amplifiaient et finissaient par se rencontrer pour former un gigantesque mur de feu dévorant.

D'heure en heure, la population locale avait combattu de toutes ses forces, avec des sacs mouillés, des bêches et tout ce qui lui tombait sous la main, jusq'au moment

où, par miracle, dans la soirée, il avait commencé à pleuvoir et le vent avait changé de direction – hélas, pas avant qu’une quarantaine d’exploitations aient été perdues, ainsi que la vie de deux malheureux. Depuis, on réclamait un véritable service d’intervention d’urgence, mais les décideurs en ville étaient trop lents à réagir ; cette année, confrontées à des conditions étrangement similaires, les autorités locales avaient pris la situation en main.

Jimmy Riley, qui travaillait comme traqueur d’animaux pour certains fermiers de la région, parlait de déboiser depuis des années. Pendant des millénaires, disait-il, ses ancêtres avaient procédé à de petits brûlis réguliers, réduisant la quantité de combustible quand il faisait encore frais, afin qu’il ne reste pas de quoi allumer un incendie quand la terre cuisait, que le vent de nord-ouest hurlait, et qu’il aurait suffi de la moindre étincelle pour faire naître un brasier. Percy avait l’impression que des hommes comme Jimmy Riley, qui connaissait le pays comme sa poche, n’étaient pas écoutés autant qu’ils auraient dû l’être.

L’appel le plus récent avait été lancé la semaine précédente par Angus McNamara, près de Meadows. Depuis 1955, des années de douceur humide avaient fait croître la végétation, et le sous-bois était dense dans la forêt de Kuitpo. Un éclair égaré, une allumette tombée à terre, et tout partirait en flammes. Ils avaient défriché toute la semaine et terminé à temps pour Noël. Tant mieux, car on prévoyait des tempêtes pour le week-end, mais il y avait de grandes chances que la pluie les évite et qu’ils aient plutôt droit à des orages secs. Meg avait été tout sauf ravie quand Percy lui avait annoncé qu’il s’absenterait pendant la période la plus chargée de l’année, mais elle savait que c’était son devoir et que Percy n’était

pas un tire-au-flanc. Leurs garçons avaient été enrôlés comme vendeurs à la boutique, et Meg avait admis à contrecœur que ce n'était pas mauvais de leur confier un peu de responsabilités. Percy leur avait laissé le pick-up Ford et avait sellé Blaze pour aller à Meadows.

À vrai dire, Percy préférait se déplacer à cheval. Pendant la guerre, cela lui avait fait mal au cœur lorsqu'il avait dû laisser le pick-up au garage, sur des parpaings, mais il était impossible de se procurer de l'essence – le peu qu'il y avait était réquisitionné par l'armée et les autres services essentiels –, et quand il avait pu reprendre le volant, il avait perdu l'habitude de conduire. Ils avaient gardé le véhicule pour les grosses livraisons, mais chaque fois qu'il le pouvait, Percy montait Blaze. C'était maintenant une vieille jument, et non plus la jeune pouliche craintive qu'ils avaient eue en 1941, mais elle aimait encore galoper.

Les McNamara possédaient un important élevage du côté de Meadows, que la plupart des gens appelaient simplement « la Station ». La maison était longue et plate, avec une grande véranda qui en faisait tout le tour et un auvent pentu en fer pour tenir la chaleur à distance. On avait proposé à Percy de dormir dans l'étable, mais il avait été trop content de coucher à la belle étoile. Il n'avait plus guère l'occasion de camper, entre la boutique qui les occupait beaucoup et les garçons qui grandissaient. Seize et quatorze ans, maintenant, tous les deux plus grands que leur père, et des chaussures deux pointures au-dessus de lui ; tous les deux préféraient passer du temps avec leurs amis plutôt que d'aller camper avec le paternel. Percy ne leur reprochait pas leur indépendance, mais ses garçons lui manquaient. Certains de ses meilleurs souvenirs dataient des soirées autour d'un feu, où ils se racontaient des histoires et se

faisaient rire, où ils comptaient les étoiles dans le ciel, et où il leur apprenait des choses utiles, comme l'art de trouver de l'eau claire et de capturer de quoi se nourrir.

Il allait leur offrir à chacun une canne à pêche neuve pour Noël. Meg l'avait accusé d'extravagance lorsqu'il avait rapporté ces cadeaux de la ville, mais elle l'avait dit avec un sourire. Elle le savait, il cherchait de quoi amortir le terrible coup qu'avait représenté la perte de leur vieux chien Buddy au printemps. Percy avait justifié cette dépense en rappelant à sa femme que Marcus, en particulier, était en train de devenir un excellent pêcheur ; il pourrait faire pire que de s'y adonner à temps complet. Kurt, l'aîné, partirait pour l'université quand il aurait terminé le lycée. Il serait le premier de la famille à entreprendre des études supérieures, et même si Percy tâchait de ne pas trop monter en épingle ses brillants résultats scolaires, surtout devant Marcus, il en était extrêmement fier, et Meg aussi. Malgré son idylle en cours avec Matilda Turner, Kurt avait réussi à maintenir son niveau. Percy aurait voulu que sa propre mère soit encore en vie pour lire les appréciations des professeurs de Kurt.

La chaleur crépitait dans les broussailles et les brindilles sèches comme des os craquaient sous les sabots de Blaze. Ils avaient quitté la Station dès l'aube et avaient cheminé sans s'arrêter. Percy dirigeait la vieille jument sur la piste, selon un rythme lent et régulier, s'en tenant à l'ombre pommelée partout où il le pouvait. Devant lui s'étendait Hahndorf ; dans peu de temps, il serait de retour chez lui.

Le dos chauffé par le soleil de la journée, le vrombissement monotone d'insectes invisibles résonnant dans ses oreilles, Percy avait été envahi par la somnolence.

L'air sec de l'été ravivait des souvenirs d'enfance. Il était couché dans son lit, dans la petite chambre à l'arrière de la maison qu'il partageait avec son père et sa mère, tendant l'oreille pour saisir les bruits extérieurs, fermant les yeux pour mieux se projeter dans cette vie qui se déroulait de l'autre côté de la fenêtre.

Percy avait passé la majeure partie de sa douzième année dans cette chambre. Rester cloué au lit n'avait pas été facile pour un garçon habitué à vagabonder librement. Il entendait ses amis dans la rue, crier, rire et plaisanter en tapant dans un ballon, et il aurait voulu les rejoindre, sentir le sang palpiter dans ses jambes, son cœur frappant contre sa cage thoracique. Il s'était senti se ratatiner, se dissiper en fumée.

Mais sa mère était de solide souche anglicane et n'était pas du genre à laisser son fils s'apitoyer sur son sort. « Peu importe que ton corps soit bloqué ici, avait-elle dit de son ton décidé qui ne tolérait pas les bêtises. Il y a d'autres façons de voyager. »

Elle avait commencé par un livre pour enfants, qui parlait d'un koala muni d'une canne, d'un marin et d'un pingouin, et d'un gâteau qui se reformait par magie chaque fois qu'on en mangeait une part. C'était été une révélation : même tout petit, personne n'avait jamais lu d'histoires à Percy. Il avait vu des livres sur le bureau de son maître à l'école, mais – peut-être influencé par son père – il avait supposé que c'étaient des instruments de punition et de travail. Il n'avait pas deviné qu'entre leurs couvertures l'attendaient des univers entiers, remplis d'êtres, de lieux, de plaisanteries et d'humour.

Quand Percy avait entendu assez souvent ces récits pour être capable de les réciter à voix basse, il avait osé demander à sa mère s'il en existait d'autres. Elle était restée muette et il avait d'abord cru avoir violé une

limite invisible ; les histoires allaient disparaître, et il se retrouverait à nouveau seul, avec son corps brisé pour seule compagnie. Mais sa mère avait alors murmuré : « Peut-être que... », et était partie dans la remise au fond du jardin, là où son père n'allait pas.

Chose extraordinaire, s'il n'avait pas été atteint par la polio, il n'aurait peut-être jamais rencontré Jane Austen. « Ma préférée, avait chuchoté sa mère comme on avoue un secret. Du temps où je ne connaissais pas encore ton père. » Elle n'avait pas le temps de lui lire les romans – « La ville entière va mourir de faim si je ne suis pas là pour leur vendre du lait et des œufs ! » –, mais elle les lui avait placés entre les mains, avec un hochement de tête silencieux et sérieux. Percy avait compris. Dorénavant, ils seraient unis par le même complot.

Il avait fallu du temps pour que Percy s'habitue à cette langue. Certains mots étaient nouveaux pour lui, mais il n'avait rien de mieux à faire, et une fois qu'il était entré dans une histoire, revenir en arrière n'était plus possible. *Orgueil et Préjugés*, *Raison et Sentiments*, *Emma* : au départ, ces livres lui avaient semblé décrire un monde sans rapport avec le sien, mais plus il avait lu, plus il avait reconnu les gens de sa ville dans les personnages de Jane Austen, leur fierté et leur ambition, les malentendus et les occasions manquées, les secrets et les rancunes qui couvaient. Il avait ri avec eux, et pleuré sans bruit dans son oreiller lorsqu'ils souffraient, il les avait encouragés lorsqu'ils voyaient finalement la lumière. Il en était venu à les aimer, il s'en rendait compte ; il s'intéressait au sort de ces créatures, imaginées par une romancière dont il était bien loin, avec une affection aussi entière que pour ses parents et ses meilleurs amis.

Lorsqu'il eut épuisé la petite réserve de livres que sa mère conservait dans sa caisse secrète de la remise,

Percy la convainquit d'en emprunter de nouveaux pour lui, trois à la fois, à la bibliothèque itinérante. Il lisait le dos tourné à la porte, prêt à dissimuler le roman illégitime sous les draps dès que le pas d'un homme résonnait dans le couloir. Chaque soir après le travail, son père montait au chevet de Percy ; impuissant devant la maladie, ce grand gaillard contrarié fronçait les sourcils lorsqu'il demandait à son fils s'il se sentait mieux, faisant des vœux silencieux pour le rétablissement des jambes inutiles de son fils.

Tous ces vœux avaient peut-être été exaucés, car Percy avait eu de la chance. Il ne valait plus grand-chose au football, et il était devenu trop lent pour le cricket, mais à l'aide d'une paire d'attelles, il avait lentement recouvré l'usage de ses membres et, au cours des années suivantes, un observateur extérieur aurait eu du mal à deviner que ce garçon qui se proposait comme arbitre était moins apte physiquement que les autres.

Percy n'avait pas renoncé à ses lectures, toutefois il ne s'en vantait auprès de personne. Fiction, documents et, à mesure qu'il vieillissait et que l'évolution de ses sentiments le rendait étranger à lui-même, poésie. Il dévora Emily Dickinson, fut étonné par Wordsworth et trouva un ami en la personne de Keats. Et comment T. S. Eliot, cet homme né en Amérique et ayant vécu à Londres – ville historique, anglaise et inconnue, ville mystérieuse aux pierres grises –, pouvait-il regarder dans le cœur même de Percy et y voir aussi clairement ses propres réflexions sur le temps, la mémoire et ce que signifiait être un individu en ce monde ?

Ces pensées, il les gardait pour lui. Son secret n'avait rien de coupable, non, mais il savait déjà que les autres garçons de Tambilla ne partageaient pas son intérêt. Même Meg l'avait regardé d'un air incertain quand il

s'était risqué, alors qu'il lui faisait la cour, à lui demander quel était son livre préféré. Elle avait hésité avant de répondre : « Eh bien, la Bible, évidemment. » À l'époque, il avait considéré que cette réponse était motivée par la piété, ce qui était inattendu, et un peu étonnant après certaines des autres choses qu'ils s'étaient dites. Par la suite, cependant, au bout d'un an ou deux de vie conjugale, il était revenu sur le sujet. Elle avait paru embarrassée, puis avait éclaté de rire : « Je croyais que tu t'assurais de ma vertu, je n'ai pas voulu te décevoir. »

Comme Blaze était couverte de sueur, Percy s'arrêta à l'abreuvoir de la grand-rue de Hahndorf pour qu'elle puisse boire et se reposer. Il quitta sa monture et attacha les rênes à un pilier.

Il était quinze heures passées, la rue était ombragée, grâce aux centaines de marronniers, d'ormes et de platanes immenses plantés de part et d'autre plus d'un demi-siècle auparavant. Certains commerces étaient encore ouverts, et Percy fut attiré par la vitrine d'un atelier de tourneur sur bois, où quelques étagères présentaient un assortiment d'objets faits main : bols et ustensiles, quelques sculptures décoratives.

Percy entra.

— Vous avez un petit roitelet, dit-il à la jeune fille qui se trouvait derrière le comptoir. Je pourrais le voir de plus près ?

Il fut surpris par le son de sa propre voix, car c'était la première fois de la journée qu'il parlait à quelqu'un.

La jeune fille alla chercher la miniature en question et la rapporta à Percy.

Il retourna l'objet dans tous les sens, émerveillé. Il le tint à la lumière, admirant la fragilité du cou de l'oiseau, les plumes écartées de sa queue. Le travail était beau, la ressemblance remarquable.

— C'est pour offrir ? demanda la jeune fille.

Il reposa la sculpture sur le comptoir en hochant la tête.

— Elle fait collection.

La vendeuse proposa d'emballer le roitelet. Il lui restait un petit morceau de joli papier et un bout de ruban argenté dans l'arrière-boutique où elle préparait ses propres cadeaux, expliqua-t-elle.

— Demain, tout ça ne servira plus à grand-chose, pas vrai ?

Après avoir payé, Percy glissa le minuscule paquet dans sa poche et souhaita un joyeux Noël à la vendeuse.

— À vous aussi, monsieur Summers. Et transmettez mon bonjour à Mrs Summers. (Il dut avoir l'air étonné, car elle éclata de rire.) Nous étions ensemble à l'Alliance des femmes d'Australie. Mrs Summers va adorer ce petit roitelet. Elle m'a dit un jour qu'elle aimait particulièrement les oiseaux, depuis qu'elle est toute petite.

Percy ne pouvait se rappeler la première fois qu'il avait posé les yeux sur Meg. En fait, elle avait toujours été là. Pendant longtemps, elle n'avait été qu'un des enfants plus jeunes formant la bande qui se réunissait dans les pâtures poussiéreuses ou au bord de la rivière après la pluie, à la recherche d'amusement. C'était une petite souillon, mais il ne l'avait pas mal jugée pour autant ; ils n'étaient tous que des gosses de la campagne, qui perdaient rarement leur temps à se laver, sauf pour l'église le dimanche, et encore, même là, sous la menace d'une raclée promise par leur mère.

Mais il l'avait rencontrée un jour où il traînait près de la mine de cuivre abandonnée, pas loin de là où passaient les trains allant de Balhannah à Mount Pleasant. Il se réfugiait là-bas lorsqu'il voulait échapper au désir que son

père avait de « l'endurcir un peu ». Elle était assise sur le rebord de fenêtre de l'ancienne maison du broyeur de pierre, la figure maculée de larmes, de morve et de saleté. À l'époque, il s'était demandé comment elle avait bien pu arriver là, une fille aussi chétive. Plus tard, lorsqu'il l'avait mieux connue, il avait compris que ce visage angélique cachait une implacable volonté de survie.

Percy l'avait hélée pour savoir ce qui n'allait pas, et elle avait d'abord refusé de lui parler. Il n'avait pas insisté ; il avait simplement vaqué à ses occupations, lisant un moment à l'ombre de la grande cheminée avant de se dégourdir les jambes, puis scrutant les hautes herbes à piquants, à la recherche de pierres plates pour faire des ricochets sur le lac. Il sentait qu'elle l'observait, mais il n'avait plus tenté de lier conversation. Ce qu'il faisait devait sembler amusant pourtant, car, sans un mot, elle était apparue à côté de lui et s'était mise à chercher des pierres pour elle aussi.

Ce jour-là, ils lancèrent des galets dans un silence amical, seulement brisé de temps à autre lorsqu'il émettait un sifflement d'approbation après qu'elle avait réussi une série de ricochets. À l'heure du déjeuner, il coupa en deux son sandwich pour lui en donner la moitié. Ils mangèrent sans rien dire, à part les informations qu'il lui fournissait lorsqu'il repérait un oiseau intéressant.

— Un martin-chasseur sacré, dit-il en désignant le volatile qui enflait la poitrine sur la branche la plus basse d'un pin.

— Non, c'est un kookaburra.

Il secoua la tête.

— Même famille, mais tu vois, ses plumes plus foncées sont bleu turquoise. Regarde, il va se précipiter dès qu'il apercevra un lézard ou un scarabée qui lui plaît, et tu verras comme elles brillent au soleil.